

**Peter-Michael Hahn, Friedrich II. von Preußen. Feldherr, Autokrat und Selbstdarsteller, Stuttgart (Kohlhammer) 2013, 268 S. (Kohlhammer-Urban-Taschenbücher, 658: Geschichte, Politikwissenschaft), ISBN 978-3-17-021360-9, EUR 22,90.**

rezensiert von/compte rendu rédigé par  
**Michel Kerautret, Paris**

Voici un livre de plus sur Frédéric II, dans le sillage du tricentenaire de 2012. Il se distingue néanmoins, à bien des égards, de la production habituelle, et on le lira avec profit même si l'on croit tout connaître du roi et de son règne. L'auteur parvient en effet à renouveler en partie le sujet, tant par les sources, souvent peu connues qu'il mobilise, que par un développement inhabituellement fourni sur la survie posthume du personnage au fil des générations et des avatars de l'histoire allemande. Un fil conducteur sous-tend l'ensemble: l'idée que Frédéric a construit son image de manière à masquer en partie la réalité, et que celle-ci n'a été que progressivement dévoilée, sans l'être encore tout à fait. Une telle approche a de quoi stimuler, même s'il ne s'agit évidemment pas de déboulonner entièrement la statue.

Les trois épithètes annoncées dans le titre promettaient pourtant un exposé assez classique. Mais elles ne correspondent pas aux chapitres du livre. Celui-ci comporte, outre une introduction et une conclusion qui se répondent autour de la fonction mythique et de l'instrumentalisation de Frédéric dans l'histoire allemande, trois chapitres de longueur inégale. D'abord, une longue biographie assez classique, de 1712 à 1786, subdivisée en trois parties chronologiques par les tournants de 1740 et 1756, raconte successivement le prince, le jeune roi, le monarque vieillissant. Le second chapitre, de caractère thématique, présente différentes facettes du souverain: l'homme de guerre, le bâtisseur et l'amateur d'art, l'écrivain et le mémorialiste. Le troisième chapitre montre comment la postérité a ratifié et stylisé l'image à demi légendaire du grand roi: d'abord, sous l'effet d'une mémoire spécifiquement protestante, puis, sur le fond de l'unification allemande par la Prusse, par des historiens trop obnubilés par le présent pour s'affranchir de certains biais et œillères. La tonalité générale de l'ouvrage est critique, presque révisionniste, mais assez convaincante. Il est complété par une très bonne carte, par une bibliographie nourrie – parfois un peu confuse –, et par un index malheureusement lacunaire (on a relevé plus de vingt omissions).

Le chapitre biographique se lit avec agrément. Il ne présente pas de grandes surprises mais tout de même quelques notations inhabituelles et suggestives. De caractère physique: la petite taille de Frédéric (1 m 60), son manque de prestance le conduisent à dédaigner la représentation et à s'isoler; sa myopie le soustrait aux obligations et plaisirs de la chasse et libère ainsi un temps précieux pour lire et s'instruire (mais on peut se demander si la myopie ne résultait pas, précisément, de ses

lectures précoces). L'homosexualité est admise sans ambages ni questions. Par ailleurs, l'auteur prend le parti assez bienvenu, pour raviver un récit biographique que beaucoup d'autres ont fait avant lui, de citer des témoignages de première main, qui retrouvent ici une sorte de fraîcheur: s'agissant de la jeunesse du prince, il recourt aux dépêches des diplomates en poste à Berlin, destinées à l'information de leurs souverains respectifs; pour la période suivante, aux lettres de Frédéric à des membres de sa famille, sa sœur Wilhelmine et son frère August Wilhelm notamment, où le roi dépose son masque habituel. On appréciera aussi un assez long développement sur des proches par trop méconnus de Frédéric.

Le thème du Frédéric délibérément masqué revient sans cesse au fil du livre, et plus particulièrement dans le second chapitre. Le roi aurait construit à l'adresse de ses contemporains une image de souverain éclairé, savant, frugal et bienveillant, de chef de guerre avisé, de politique dévoué au bien-être de son peuple et ne se résignant à la guerre que par nécessité. Mais il revient à l'historien de vérifier ce qu'il en est. Or, Frédéric aime le luxe autant que les autres souverains du temps, il se révèle très dépensier pour construire et meubler ses châteaux, pour engager des artistes d'opéra, il achète par dizaines de très coûteuses tabatières en or. Il aime encore plus la gloire et lui sacrifie le bien-être de ses sujets. La question de sa responsabilité lors du déclenchement de la guerre en 1756 continue de faire l'objet de controverses. Son bilan de chef de guerre est certes positif au vu du résultat, mais très lourd en termes de pertes humaines. De plus, le succès final n'est pas dû au seul Frédéric: Schwerin et Dessau en 1740, le prince Henri et le duc de Brunswick lors de la guerre de Sept ans, y ont pris une grande part, sans que le roi leur rende justice. Quant aux méthodes qui ont permis à Frédéric de tenir, elles ont été assez peu honorables (dureté de l'occupation de la Saxe, recours à la fausse monnaie). On dira que la fin justifiait tous les moyens: mais que dire de la destruction gratuite de l'hôtel et du château du ministre saxon Brühl? L'auteur reconnaît cependant à Frédéric une rare obstination à tirer les leçons de l'expérience de ses campagnes et une réelle lucidité sur les rapports de forces en Europe après la guerre de Sept Ans, comme le montrent tant sa diplomatie que ses analyses historiques sur l'histoire immédiate et ses testaments politiques. Quant au talent proprement littéraire de Frédéric, si vanté dans l'Europe d'alors, l'auteur accumule un certain nombre d'indices tendant à prouver qu'il doit beaucoup à ses commensaux et employés français.

On lit avec un intérêt particulier le dernier chapitre du livre, concernant le regard que la postérité a porté sur Frédéric. L'auteur résume ici une matière qu'il a traitée de façon assez neuve dans un ouvrage précédent<sup>1</sup>. Il souligne notamment la dimension confessionnelle, déjà utilisée dans un but de propagande par Frédéric lui-même au temps de la guerre de Sept Ans, lorsqu'il avait prétendu ériger le combat de la Prusse contre les deux grandes puissances catholiques en nouvel avatar des guerres de religion. Le fait est que l'argument avait trouvé un réel écho, et que cela perdura un certain temps

---

<sup>1</sup> Peter-Michael Hahn, *Friedrich der Große und die deutsche Nation. Geschichte als politisches Argument*, Stuttgart 2007.

après la mort du roi. L'apparition de la question nationale vint compliquer les choses par la suite. Il s'agit, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de déterminer la place à donner au souvenir d'un roi prussien, fort mauvais sujet du Saint Empire, dans le contexte nouveau de l'élaboration d'une Allemagne unifiée par la Prusse. Les historiens sont alors en première ligne, mais trop souvent juges et parties, d'autant plus que certains sont des fonctionnaires prussiens. Leurs omissions, dénégations et autres distorsions prêtent aisément à la critique rétrospective, à quelques exceptions près<sup>2</sup>. Frédéric devient grâce à eux un véritable héros allemand, et le cadre qu'ils ont posé allait perdurer, conforté à l'usage du grand public par l'image et l'anecdote. Frédéric eut ensuite à pâtir de sa mobilisation par les nazis, mais ayant cessé après la guerre d'être une référence politique, il appartient désormais à la culture-marketing. Les historiens y ont gagné, quant à eux, une liberté critique dont cet ouvrage fournit une nouvelle illustration, après l'exposition de Potsdam de 2012<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> L'auteur signale en particulier avec éloge les ouvrages dissidents de Max Lehmann, *Friedrich der Große und der Ursprung des Siebenjährigen Krieges*, Leipzig 1894; et de Arnold Berney, *Friedrich der Große. Entwicklungsgeschichte eines Staatsmannes*, Tübingen 1934.

<sup>3</sup> Quelques chicaneries de détail pour finir. Il faut lire Philippe d'Orléans (et non Gaston), p. 37; Saint-Pétersbourg et non Moscou, p. 102. Le parallèle entre la Pologne et la Corse est contestable, p. 108. La généralisation concernant Voltaire est abusive, p. 178.